

2001 "De la philosophie autrichienne et de sa place", J.-P. Cometti & K Mulligan eds., *La Philosophie autrichienne de Bolzano à Musil. Histoire et Actualité*, Paris: Vrin, 8-25.

## INTRODUCTION

### DE LA PHILOSOPHIE AUTRICHIENNE ET DE SA PLACE

#### 1. UN ÉTAT D'ESPRIT ?

Qui ne connaît

Hofmannsthal, Rilke, Trakl, Schnitzler, Kafka, Kraus, Musil, Svevo, Mahler, Schönberg, Webern, Berg, Klimt, Schiele, Kokoschka, Loos, Roth, Doderer, Canetti, Billy Wilder ?

Pourtant, la série philosophique parallèle, qui commence déjà avec Bolzano,

Zimmermann, Brentano, Kerry, Ehrenfels, Gomperz, Meinong, Twardowski, Marty, Witasek, Husserl, Masaryk, Weininger, Mauthner, Wittgenstein, Neurath, Schütz, Kaufmann, Waismann, Bergmann, Popper

ne peut pas prétendre à la même notoriété. Il est vrai que

Ewald Hering, Mach, Carl Menger, Böhm-Bawerk, Boltzmann, Freud, Leśniewski, Łukasiewicz, Ludwig von Mises, Richard von Mises, Fleck, Malinowski, Heider, Karl Menger, Schumpeter, Karl Bühler, von Neumann, Morgenstern, Hayek, Wertheimer, Gödel, Tarski

sont bien connus dans leurs différentes disciplines scientifiques, logiques et mathématiques et il en va de même de leurs contributions à la philosophie. Ce sont aussi les contributions aux mathématiques de Bolzano qui furent d'abord connues.

Il est tout de même surprenant que, dans un climat philosophique qui se distingue par son attention obsessionnelle aux moindres particularités des traditions philosophiques allemandes et de leurs relais français, les traditions philosophiques autrichiennes aient été si peu appréciées à leur juste valeur. Le philosophe européen qui ignore la théorie égologique d'un Fichte ou la différence ontologique selon Heidegger est un objet non-existant; les philosophes qui connaissent la différence entre l'*Ableitbarkeit* (déductibilité) et l'*Abfolge* (explication ou relation de raison à conséquence) bolzaniennes forment un ensemble minuscule.

Des cinq figures majeures de la philosophie autrichienne – Bolzano, Brentano, Husserl, Meinong et Wittgenstein – seuls Husserl et Wittgenstein ont eu droit à l'attention dont jouissent un Kant ou un Heidegger: l'histoire de la philosophie autrichienne est plus connue lorsqu'elle est récente. Certes, le Cercle de Vienne et la philosophie de Popper ne cachent plus de mystères; mais les bibliothèques de commentaires au sujet de Husserl et de Wittgenstein n'accordent qu'une attention restreinte aux contextes autrichiens de leurs travaux. Dans le cas de Husserl, par exemple, l'attention porte sur les écrits de l'idéaliste transcendantal, le continuateur de Kant, le prédécesseur de Heidegger. Ses premiers travaux, en revanche, la *Philosophie de l'arithmétique* et les *Recherches Logiques*, qui sont si fortement ancrés dans le contexte philosophique autrichien, n'intéressent guère ceux qui voient en Heidegger un philosophe ou un penseur « incontournable ».

D'où vient cette cécité pour la philosophie autrichienne? Cette dernière possède une unité géographique. Elle s'est faite en grande partie en Autriche-Hongrie ainsi que dans ses États prédécesseurs et successeurs, en grande partie en allemand, par des Autrichiens, des Hongrois, des Croates, des Polonais, des Italiens, des Allemands; à Vienne surtout, mais aussi à Budapest, Prague, Graz, Trieste et Lemberg.

Elle est surtout l'œuvre d'un petit groupe d'hommes dans cet espace, à savoir: de Bolzano à Prague, de Brentano à Würzburg, en Allemagne, et ensuite à Vienne, de Twardowski à Lemberg, de Meinong à Graz et de Neurath à Vienne. L'activité missionnaire de ces cinq philosophes, leurs réussites étonnantes dans la création de traditions durables de philosophies scientifiques sont comparables aux rôles de Hutcheson dans la création de la philosophie écossaise, ou d'Anderson dans la création de la philosophie australienne. Aux effets directs de ces cinq missionnaires hyperactifs s'ajoutent les influences non moins puissantes de Mach et de Wittgenstein. Mais l'histoire institutionnelle et culturelle des effets de Bolzano, de Brentano et de ses élèves est encore à écrire.

Une remarque de Russell (1936 IV), lors du Congrès de philosophie scientifique à Paris en 1935, qualifie le critère géographique. Il note, au sujet de l'École de Vienne, que « Vienne » est un « terme de psychologie, pas de géographie ». Russell pensait sans doute au rôle crucial des deux membres allemands du Cercle de Vienne, Schlick et Carnap. Mais la portée de sa remarque est plus générale. Brentano était allemand, de même que son élève Stumpf, dont l'activité missionnaire à Prague et à Berlin a engendré la *Gestaltpsychologie*; un autre élève de Brentano, Marty, était, lui, suisse. Une des figures les plus importantes et les moins connues de la philosophie viennoise des années trente, Bühler, était également allemand.

Donc, si les traditions de philosophie autrichienne possèdent un certain moment d'unité, cette unité est faite de facteurs géographiques, politiques et culturels et surtout de la préoccupation continue pour des idées introduites d'abord par Bolzano, Mach et Brentano. La philosophie de Husserl, par exemple, est impensable sans Bolzano, Mach, Brentano et Hering. Cette unité, qui devient visible de nos jours, n'avait aucune réalité apparente avant la Première Guerre. Elle est clairement articulée par le philosophe le moins doué du Cercle de Vienne, mais excellent historien, Neurath, dans *Le développement du Cercle de Vienne*. L'idée même d'une philosophie autrichienne aurait déplu à Brentano autant que l'idée d'être considéré comme un écrivain autrichien dégoûtait Musil.

Depuis au moins une vingtaine d'années, plusieurs traits saillants de la famille des traditions philosophiques dites « autrichiennes » sont devenus, au moins dans les mondes anglophone et germanophone, de plus en plus familiers.

On a souligné les options philosophiques qui dominent ces traditions, ainsi que des exceptions à la règle: du réalisme gnoseologique (Bolzano, Brentano, Meinong, le premier Husserl, Schlick), mais aussi de l'anti-réalisme (Mach, le jeune Boltzmann, Carnap); du réalisme platonicien (Bolzano, Meinong, Husserl, Gödel) et de son rejet plus ou moins qualifié (Brentano, Gomperz, Marty, Leśniewski, Kotarbiński, Bühler, Wittgenstein), ainsi que du tournant sémantique autrichien (Bolzano, Brentano, Mauthner, Husserl, Marty, Bühler, Wittgenstein, le Cercle de Vienne).

On commence à comprendre les grandes découvertes de ces traditions: la théorie de la conséquence (Bolzano, Tarski); la théorie logique de la probabilité (Bolzano, Wittgenstein, Carnap); la théorie de la grammaire catégorielle (Husserl, Leśniewski, Ajdukiewicz); la théorie des concepts formels (Bolzano, Husserl, Wittgenstein, Tarski); la taxinomie des actes et des attitudes à laquelle les héritiers de Brentano ont contribué – la découverte des fonctions mentales (Stumpf), des suppositions et de leur rôle en

logique et en esthétique (Meinong, Husserl), de la conscience du temps (Brentano, Husserl, Marty); les prolongements de cette taxinomie, tels que l'analyse du comportement de Schütz et de Bühler, l'analyse des émotions de Musil. A la découverte de nouveaux actes et de nouvelles attitudes correspond la découverte de nouvelles espèces d'objets : les états de choses (Husserl, Meinong, Marty); les qualités de forme (« Gestaltqualitäten ») d'Ehrenfels et Husserl, qui sont au centre de la psychologie de la forme de Benussi, Witasek, Wertheimer, Köhler, Koffka et Bühler; enfin, la découverte des produits et d'autres idéalités liées (Twardowski, Husserl, Bühler, Hayek, Popper). On connaît également les complémentarités entre les analyses de la valeur subjective de la théorie autrichienne de l'utilité marginale (Menger, Böhm-Bawerk, Hayek) et les théories de Meinong, d'Ehrenfels et de Kraus. De plus en plus, les contributions autrichiennes à l'ontologie formelle, en particulier la méréologie modale et la théorie de la quantité (Husserl, Meinong, Mally), trouvent leurs exégètes.

On connaît l'hostilité prononcée des Autrichiens à l'égard de l'idéalisme allemand et de Kant (Bolzano, Brentano, Ehrenfels, Musil), mais aussi les exceptions à la règle (Weininger, Kelsen); le rôle de la tradition aristotélicienne dans l'école brentanienne et dans celle de Menger, mais aussi la rupture avec cette tradition, plus (le Cercle de Vienne, Popper) ou moins (Kaufmann, Schütz) complète.

La grande valeur attachée par les Autrichiens à la clarté et à la précision, de Bolzano à Musil, est maintenant presque aussi familière que l'importance de ces valeurs cognitives dans la culture autrichienne en général (Loos, Kraus) – de même que les pathologies de la clarté chez Freud, Weininger, Ehrenfels et le dernier Husserl, le philosophe allemand.

Mon but ici n'est pas de prolonger l'examen de l'un ou l'autre trait de ce panorama, mais de signaler quelques constantes qui traversent toute l'histoire de la philosophie autrichienne. Il s'agit de thèses, de méthodes et de buts qui ont joui d'une longue vie dans cette tradition; qui ne sont pas aussi familiers que les traits déjà signalés et dont l'ensemble restitue un peu la saveur de la philosophie autrichienne<sup>1</sup>.

Après cette dégustation, il faudra esquisser la place de la philosophie autrichienne.

1. Sur la philosophie autrichienne, voir les publications de Haller, Chisholm, Smith, Simons, Mulligan, Sebestik, Coffa, Nef, Benoist, Woleński, Sebestik et Soulez (dir.) 1986, Sauer 1982 et Stadler 1997 dans la bibliographie, ainsi que le numéro de la *Revue de Métaphysique et de Morale* de 1997; Nyíri (dir.), 1981, 1986. Le lecteur francophone dispose d'excellentes études sur Brentano (Gilson 1955, 1955a) et sur Bolzano (Sebestik 1992).

## QUATRE VARIATIONS CONSTANTES

### 2. VARIATION

La méthode de la variation est centrale dans la philosophie de Bolzano. On prend une partie d'une proposition ou d'un ensemble de propositions qui n'est pas elle-même une proposition, c'est-à-dire une idée (*Vorstellung an sich*); on la remplace par d'autres idées; et, comme le dit Bolzano, on étudie les propriétés remarquables des résultats. Ainsi, si l'on prend la proposition [Hegel est identique à lui-même] dont la partie [Hegel] désigne quelque chose, Hegel; et si l'on remplace [Hegel] par d'autres idées qui ont toutes la propriété de désigner quelque chose, alors on observe que les propositions engendrées sont toutes vraies. Bolzano dit donc de la proposition [Hegel est identique à lui-même] qu'elle a la propriété d'être valide (*allgemeingültig*) par rapport à l'idée [Hegel]. Les notions de validité et de contrevalidité permettent à Bolzano de formuler son analyse (non-kantienne) de l'analyticité: une proposition est analytique si et seulement si elle contient au moins une idée par rapport à laquelle elle est valide ou contrevalide (cf. *Wissenschaftslehre*, désormais: WL, § 147). La distinction entre les parties variables et les parties constantes d'une proposition ou d'un ensemble de propositions est employée par Bolzano dans ses analyses de la déductibilité, de la probabilité et des relations. La notion de variation des composantes des propositions est, comme le note Bolzano, métaphorique, car les propositions et leurs parties ne sont pas des entités temporelles.

La méthode de la variation de Mach n'est pas, à son avis, métaphorique, mais tout aussi centrale que chez Bolzano. L'objet de la méthode machienne, les éléments, sont les seuls objets qu'il admet, lesquels ressemblent beaucoup à des sensations :

Pour étudier une multiplicité d'éléments dépendant les uns des autres d'une façon compliquée, nous n'avons à notre disposition qu'une seule méthode : la méthode des variations. Elle consiste à étudier pour chaque élément la variation qui se trouve liée à la variation de chacun des autres éléments (Mach, 1930, p. 28).

Dans le cinquième chapitre de son remarquable *System einer Theorie der Grenzbegriffe* (1890), Benno Kerry, élève de Brentano, lecteur de Bolzano et critique de Frege et de Cantor, étudie la « Begriffsvariation » ou variation des concepts. Il distingue entre les composantes ou « paramètres » d'un concept qui admettent une gradation continue et celles qui admettent une gradation discrète; et il montre, par rapport à beaucoup d'exemples

mathématiques et non-mathématiques, comment la variation engendre des concepts nouveaux. Kerry note les similarités entre la théorie fregéenne du rapport entre les fonctions, les arguments et les valeurs, d'un côté, et la méthode bolzanienne de la variation, de l'autre. Les recherches bolzaniennes au sujet de la variation sont, pense-t-il, plus intensives que celles de ses prédécesseurs et successeurs.

Chez Brentano et ses élèves, la notion de variation est étroitement liée à celle de dépendance, comme chez Mach. Mais si dépendance, pour Mach, veut dire dépendance fonctionnelle, selon les brentaniens, il y a une espèce de dépendance plus fondamentale (cf. Mulligan et Smith, 1985). Reprenant le concept de « Mannigfaltigkeit » ou « multiplicité » de Riemann, qui avait noté son application hors de la géométrie, aux couleurs, ils s'efforcent de décrire toutes les multiplicités des phénomènes psychologiques et de leurs objets (cf. Mulligan, 1991). Une telle multiplicité consiste en un nombre de dimensions plus ou moins interdépendantes : émotions et bases cognitives ; qualité sensible et extension. Ainsi les qualités de formes comme les constantes perceptuelles sont-elles des invariants par rapport aux sensations ou autres contenus. La commutation linguistique décrite par Husserl et reprise par le structuralisme et par la grammaire catégorielle révèle les relations de dépendance et les possibilités de variation d'unités linguistiques et de leurs significations (cf. Smith et Mulligan, 1982). Toute « modification » d'une proposition ou de ses parties est une variation.

Husserl lui-même décrit plusieurs types de variation, dont la célèbre variation eidétique, et présente la plupart de ses distinctions et thèses substantielles en termes de dépendance et (in)variants. Ainsi, la relation de dépendance entre la qualité et la matière des actes, de même que ses spécifications, sont des invariants par rapport à des variations déterminées (cinquième Recherche, § 32). La distinction entre objet et contenu ou sens est présentée comme la distinction entre ce qui reste invariant par rapport à des contenus variables (première Recherche, § 12).

Le travail descriptif de Wittgenstein passe lui aussi par l'emploi de la méthode de la variation, la considération de comparaisons ordonnées de cas plus ou moins similaires. Les différentes façons dont on voit ce que l'on voit sont autant de variations (cf. *Investigations*, § 420, *Derniers écrits*, § 70, § 862). Comme Husserl (*Idées*, § 79), Wittgenstein attache une grande importance aux cas fictifs. Mais si, pour Wittgenstein, la méthode machienne des expériences de pensée relève d'une investigation grammaticale, Husserl aurait probablement été d'accord avec certaines des critiques meinongiennes de cette méthode dont Russell disait qu'elles étaient « complètement destructrices ».

Les variations chez Wittgenstein et chez les brentaniens diffèrent sur au moins deux points. Wittgenstein fut frappé, comme Marty, Bühler et Musil avant lui, par le fait que beaucoup d'invariants conceptuels apparents sont en réalité faits de chaînes de similarités intransitives (les concepts de proposition, jeu, amour, meurtre sont des exemples de ce type selon différents philosophes autrichiens). Ensuite, les contextes philosophiques des variations brentaniennes et wittgensteiniennes sont très différents. A la différence de ce qu'on observe chez les brentaniens, la variation et la description chez Wittgenstein n'ont aucun but théorique (cf. Mulligan, 1993b).

### 3. INTENTIONALITÉ SINGULIÈRE

La question de Kant « ... sur quel fondement repose la relation de ce que l'on appelle une présentation (*Vorstellung*) en nous à l'objet ? » (*Lettre à Herz* du 21 février 1772) est devenue un problème autrichien. La question de Wittgenstein :

Qu'est-ce qui fait de ma présentation [*Vorstellung*] de lui une présentation de lui ? (*Investigations*, II, iii),

était celle de Bolzano :

On peut encore trouver incompréhensible qu'une seule présentation [*Vorstellung*] puisse posséder suffisamment de propriétés pour présenter un seul objet et pas d'autres (WL, I, § 72),

et de Husserl :

Nous avons considéré la matière comme étant le moment de l'acte objectivant par l'effet duquel cet acte présente [*vorstellt*] précisément tel objet et précisément de telle manière, c'est-à-dire précisément avec telles articulations et telles formes, et en se référant précisément d'une manière spéciale à telles déterminations ou à tels rapports (Husserl, sixième Recherche, § 25).

Husserl et Wittgenstein aiment souligner qu'une idée ou pensée (ou leur expression) est en rapport direct avec son objet et n'a pas besoin d'objet intermédiaire. Entre la pensée et son objet, insistent Husserl (cinquième Recherche, appendice au § 11, § 20) et Wittgenstein (*Le Cahier bleu*, p. 106) n'intervient aucune « ombre » de l'objet. Selon Husserl, au moins, cela est dû au fait que la pensée d'un objet n'est pas normalement pour celui qui pense un objet pour lui.

Mais trois mythes ont caché les spécificités des contributions autrichiennes à la théorie de l'intentionnalité.

Il y a le mythe selon lequel le problème a été formulé d'abord par Brentano. Il est vrai que la découverte du problème par Brentano ainsi que sa première solution ont eu une influence considérable. Selon Brentano, l'intentionnalité est une relation, mais pas une relation comme les autres. Un phénomène psychique est dirigé vers un objet qu'il contient, lequel objet ne peut donc pas être, par exemple, une table (peut-être parce qu'il s'agit d'un « objet immanent »). Plus tard, Brentano dira que cette relation est une relation dont le deuxième terme peut ne pas exister, ce qui l'amène à se demander s'il ne s'agit pas plutôt de quelque chose qui ressemble à une relation sans être une relation.

Comme l'indique déjà l'extrait cité plus haut, le problème de l'intentionnalité avait été formulé par Bolzano. Mais plus important encore est le fait que Bolzano ait posé clairement la question de savoir s'il y a entre les présentations et leurs objets une relation. Contrairement à la longue tradition issue des réflexions de Brentano, la réponse bolzanienne est que dire d'une présentation qu'elle a un objet ou une extension n'est pas dire qu'il y a une relation entre les deux. Le fait qu'une présentation possède tel ou tel objet comme son extension est en réalité une propriété monadique de la présentation :

L'extension d'une présentation [en soi] n'appartient pas aux relations de cette présentation mais à ses traits internes (WL, I, p. 299).

Selon un deuxième mythe, il n'y aurait qu'un seul problème de l'intentionnalité. Mais en réalité, à en croire les philosophes autrichiens, il y a de nombreux types d'intentionnalité. Il y a l'intentionnalité singulière dont l'objet est exactement un objet, intentionnalité qui peut être non-conceptuelle (comme dans le cas de la perception selon Husserl) ou conceptuelle, et il peut alors s'agir de l'intentionnalité des noms propres, des termes occasionnels ou des descriptions définies. Il y a l'intentionnalité des concepts et des termes pluriels. Il y a l'intentionnalité des actes propositionnels et des propositions, en particulier leurs rapports aux états de choses – une espèce d'intentionnalité découverte par Husserl et Meinong (cf. Mulligan, 1989, 1990b). Il y a enfin l'intentionnalité des émotions et des désirs qui, selon toute la tradition brentanienne à ses débuts, est héritée de celle de leurs bases cognitives ou, selon certains représentants de cette même tradition, n'est pas entièrement héritée ainsi (les derniers Husserl et Meinong).

Le troisième mythe, le plus récalcitrant, prétend que Husserl aurait fourni une théorie de l'intentionnalité. Ce n'est pas vrai, malgré les rayonnages pléthoriques de littérature médiocre affirmant le contraire. Certes, Husserl parle beaucoup de l'intentionnalité, de la visée ou de l'être-dirigé de la conscience vers un objet. Mais si une théorie de l'intentionnalité est une

théorie qui détermine si l'intentionnalité est ou n'est pas une relation et donne ensuite une explication positive de la propriété ou relation en question, alors aucune théorie de ce type, ni bonne ni mauvaise, n'a été fournie par Husserl. Husserl ne donne jamais une analyse de la nature de la relation intentionnelle. Il répond, certes, à trois questions dont les réponses seraient les présupposés d'une telle analyse. Il explique la nature du premier terme de la relation intentionnelle en donnant une analyse des actes, de leurs traits et de leurs types. Il analyse le deuxième terme de cette relation, les objets et les états de choses. Enfin, c'est le cœur de son vérificationnisme réaliste (cf. Soldati 1996), il s'efforce de montrer que l'intentionnalité sémantique est héritée, au moins en partie, de l'intentionnalité perceptuelle. Mais s'il dit ici et là, en passant, que les relations intentionnelles sont internes et non-causales, sa contribution à la théorie de l'intentionnalité s'arrête là.

Ces trois mythes ont grandement contribué à cacher une thèse particulièrement intéressante concernant la nature de l'intentionnalité singulière et sémantique, c'est-à-dire de l'intentionnalité effectuée par les noms propres et par les expressions occasionnelles (les termes indexicaux – « je », « ici », « maintenant » – et démonstratifs – « ça », « ceci ») dont on peut tracer l'histoire variée depuis Bolzano jusqu'à Wittgenstein. Selon cette thèse, l'intentionnalité singulière et sémantique passe par la perception.

Nous devons à Bolzano la première théorie articulée de la référence singulière depuis le Moyen Âge. Pour la comprendre, il faut comprendre sa théorie de l'intuition. L'intuition, par exemple la perception visuelle, est simple, dit le Leibniz bohémien, et possède exactement un objet. Par « intuition », Bolzano comprend en premier lieu une présentation en soi, une présentation objective. Mais sa thèse correspond à une thèse analogue pour l'intuition subjective, l'état ou l'acte qui est la saisie d'une présentation objective.

Or la partie démonstrative d'une proposition démonstrative n'est rien d'autre qu'une intuition (WL, § 72). De façon analogue, dans une proposition qui contient le sens d'un nom propre singulier, cette partie, si les arguments de Bolzano sont bons, doit contenir une intuition (WL, § 286.8). D'où il suit que la partie qui effectue la référence singulière dans une proposition démonstrative est simple et possède exactement un objet et que la partie qui effectue la référence singulière dans une proposition contenant le sens d'un nom propre contient une partie intuitive, simple et qui possède exactement un objet (cf. Textor, 1996).

Husserl, dans ses *Recherches Logiques*, introduit un remaniement plausible de la théorie bolzanienne. D'abord, sa théorie de la perception n'est pas, comme dans le cas de Bolzano, une théorie représentationnaliste, mais une forme de réalisme naïf. Selon le représentationnalisme ou réalisme

critique, l'objet immédiat d'une intuition ou perception est un état mental. A cela s'ajoute un jugement qui contient une description définie, jugement dont la forme est : il y a exactement un objet externe qui cause cet état mental. Selon l'alternative husserlienne, l'objet immédiat de la perception est un objet ou un événement externe (cf. Mulligan, 1995).

Ensuite, selon Husserl, le sens d'une expression occasionnelle et le sens d'un nom propre ne sont pas et ne contiennent pas des intuitions. Mais l'idée directrice de Bolzano survit dans les thèses husserliennes selon lesquelles le sens d'une expression occasionnelle ou d'un nom propre (dans les cas les plus fondamentaux) est simple, possède exactement un objet et n'est pas autonome. Dire qu'un tel sens est simple implique par exemple qu'il ne peut pas être exprimé par une description définie. Husserl pense que le sens d'un emploi de « ceci » n'est pas autonome, parce qu'il dépend de, et est spécifié par un contenu perceptuel. Dans le cas des noms propres, des mécanismes similaires sont en jeu (cf. Mulligan et Smith, 1986).

Si nous écartons quelques développements d'idées analogues chez Marty, Stern et Landgrebe, la deuxième grande transformation de cette approche de la référence s'effectue dans la *Sprachtheorie* (1934) de Karl Bühler, ainsi que, par exemple, dans les vingt premières sections des *Investigations Philosophiques* de Wittgenstein.

Bühler et Wittgenstein rompent avec le présupposé, commun à Bolzano, Frege et Husserl, selon lequel la référence s'effectue seulement à l'intérieur d'un contexte propositionnel. Dans le langage ordinaire, les contextes les plus fréquents sont non-propositionnels mais néanmoins structurés. Ces contextes sont par exemple les cas où un nom est physiquement attaché à son porteur, qui est perceptible (c'est-à-dire, le nom fonctionne comme une étiquette), et les cas où un nom ou autre mot est utilisé dans un contexte pragmatique structuré (« Un café, s'il vous plaît »). Dans ces deux types de cas, la perception et le comportement constituent les contextes de la référence, mais pas séparément. Selon le réalisme naïf, la perception et le comportement sont deux aspects interdépendants ; selon le réalisme critique, la perception est une affaire entièrement psychologique, en principe indépendante du comportement (cf. Mulligan, 1997).

Chez Bolzano, Husserl et Wittgenstein, l'intentionnalité sémantique dépend de l'intentionnalité perceptuelle. Cette thèse comprend deux parties : l'intentionnalité sémantique des propositions et des pensées dépend de la perception ; l'intentionnalité sémantique de la référence dépend de la perception. Bolzano anticipe le vérificationnisme réaliste de Husserl concernant les propositions quand il affirme que tout ce qui est vrai peut être connu (est « erkennbar ») – et que tout ce qui peut être connu est vrai (et nous venons de voir comment Bolzano a anticipé la théorie husserlienne de la référence).

On a souvent dit que Wittgenstein abandonnait son vérificationnisme des années trente en faveur d'une analyse de la signification en termes d'emploi des mots et de comportement. Mais son analyse de la référence des mots hors du contexte des phrases, au début des *Investigations*, semble indiquer qu'il serait plus juste de lui attribuer la conviction selon laquelle la perception et le comportement sont inséparables plutôt que la conviction selon laquelle la signification doit être comprise en partant seulement du comportement linguistique (cf. Mulligan 1997a).

#### 4. FUNKTIONSFREUDE

La philosophie autrichienne s'est intéressée dans son ensemble et de façon répétée à l'analyse des phénomènes affectifs. Bolzano, Brentano, Meinong, Witasek, Ehrenfels, Höfler, Bühler, Musil, Wittgenstein, Kolnai sont tous les auteurs d'analyses pénétrantes et détaillées de l'affectivité. Il est vrai que ce sont plutôt les simplifications freudiennes qui ont retenu l'attention du public philosophique et autre. Mais, comme l'a dit Höfler, ce qui manque surtout dans la psychanalyse, c'est l'analyse. Que la philosophie autrichienne se soit autant intéressée aux émotions ne doit pas surprendre. L'Autriche est, après tout, *Felix Austria*, le pays dont Grillparzer disait que c'est « l'émotion réelle » qui distingue ses écrivains des écrivains allemands.

Au nombre des thèses les plus importantes de ces auteurs, il y a celle – déjà mentionnée – selon laquelle les émotions, à la différence de tous les autres phénomènes affectifs, exigent une base cognitive qui leur fournit leur intentionnalité. Comme le disent Pfänder et Wittgenstein, les émotions « colorent » nos idées et nos pensées. Cette thèse, bien connue de la tradition (Spinoza, Hume), prend une forme nouvelle chez les Autrichiens grâce à leur découverte de la variété des bases possibles : le jugement, la croyance, la perception non-conceptuelle, les souvenirs, les suppositions. Deuxièmement, il y a la distinction entre les émotions et les sensations affectives (*Gefühlsempfindungen*) qui, telle la douleur dans mon pied gauche, n'ont pas de base cognitive. Enfin, on trouve la thèse selon laquelle, de même qu'il y a des quasi-jugements, les suppositions, de même il y a des quasi-émotions (la peur au cinéma).

L'analyse des phénomènes affectifs avait souvent des buts variés : la compréhension de l'expérience esthétique, de l'attention, du rapport entre les émotions et le désir, des valeurs ou du rapport entre celles-ci et les normes. Dans ces différentes entreprises, il s'agit, de Brentano à Musil, d'expliquer en quoi consiste un sentiment juste ou approprié. Selon

Brentano et ceux qui l'ont suivi tels que Kraus, la notion d'un sentiment juste est utilisée pour expliquer en quoi consiste un jugement de valeur. Selon Meinong, par contre, un sentiment est juste s'il convient à un état de choses axiologique.

Le phénomène affectif sur lequel je voudrais attirer l'attention ici est un parent pauvre de la philosophie des phénomènes affectifs, qui n'est pas pour autant moins important que les autres. Il s'agit de la « Funktionslust » ou « Funktionsfreude ».

Nous lisons dans *L'Homme sans qualités* (tome 2, p. 659) que

le plaisir et le déplaisir... passent en effet pour être les deux seuls sentiments, ou du moins les seuls qui ne soient absolument pas mêlés. En vérité, peut-être ne sont-ils pas des sentiments, mais une coloration, une accentuation de ceux-ci où se seraient conservées l'antique distinction entre l'attraction et la répulsion, l'opposition entre la réussite et l'échec et d'autres oppositions relevant de la conduite de la vie, fort symétrique à l'origine. La vie qui réussit est tout plaisir : Aristote l'a dit bien avant Nietzsche et nos contemporains. Kant a dit encore : Le plaisir est le sentiment d'une vie encouragée, le déplaisir celui d'une vie contrariée. Spinoza a dit du plaisir qu'il était le passage d'une perfection plus petite à une perfection plus grande. Toujours, le plaisir a eu cette réputation un peu excessive d'être l'explication dernière (même chez ceux qui le soupçonnaient d'être une illusion).

Au début de la philosophie autrichienne, la *Funktionsfreude* occupe une place centrale dans l'esthétique de Bolzano. La conclusion concernant l'expérience esthétique du beau – un traité bolzanien au sujet du sublime est perdu – à laquelle aboutit le grand logicien et mathématicien est le résultat d'une longue analyse critique de l'esthétique de Kant qui est sans doute, de par sa force argumentative, une des plus serrées dont le philosophe allemand a été l'objet. La voici :

[Le plaisir dans le beau] est en réalité un plaisir dans notre contemplation elle-même, un plaisir que nous transférons d'autant plus nécessairement sur son objet, dans la mesure où, sans la médiation de l'objet, un tel exercice de nos facultés ne serait nous être dévolu, puisque nous ne faisons que sentir le progrès que nous venons de faire dans notre habileté. Nous ne portons pas ce progrès à une conscience distincte, nous n'en avons pas une présentation et ne pouvons pas faire de jugement à son sujet (Bolzano « Über den Begriff des Schönen », 1843, (1972, p. 28)).

Meinong et Witasek consacrent de belles pages à l'analyse d'un phénomène voisin. Ayant accepté la thèse déjà mentionnée selon laquelle les émotions exigent des bases cognitives, Meinong et son élève notent que, les bases en question étant complexes, différents types d'émotions peuvent se

fonder directement sur les différents aspects de ces bases. Les émotions possèdent une grande capacité sélective : leur plasticité.

La première articulation de ces bases est la dépendance, déjà mentionnée, entre l'acte ou qualité (voir, juger) et son contenu. En effet, arguent-ils, reprenant des suggestions de Brentano, les plaisirs sensoriels les plus simples sont fondés directement sur les actes sensoriels plutôt que sur leurs contenus. Par contre, les émotions esthétiques les plus simples sont fondées directement sur le contenu des présentations qui leur fournissent leurs bases. L'argument principal en faveur de telles thèses introduit la méthode de la variation. Le plaisir d'une plongée dans le lac change de nature si, au lieu de sentir l'eau froide, on s'imagine sentir l'eau froide. Par contre le plaisir tiré d'un bel ornement ne change pas de nature si, au lieu de voir l'ornement, on se souvient de celui-ci. De même le plaisir cognitif de la découverte est un plaisir dans l'acte de découvrir, à la différence du plaisir dans le fait que l'on a par exemple acquis ceci ou cela. Dans le dernier cas, c'est le contenu, la description de ce que l'on a fait, qui fonde le plaisir. Un plaisir dans l'acte de découvrir si p est un plaisir du même type à la fois dans le cas où on découvre que p et dans le cas où on découvre que non-p (Meinong, 1894, § 12; Witasek, 1904, p. 195ss.; 1923, p. 324, 328; cf. Smith 1985, 1986).

Dans les cas analysés par Bolzano, Meinong et Witasek, le fondement du plaisir actif est une activité mentale ou son résultat. Dans le dernier avatar de l'analyse autrichienne de la « Funktionsfreude », le fondement du plaisir est l'activité tout court.

Dans *Die geistige Entwicklung des Kindes* (1930 (1918), p. 453ss.), Karl Bühler indique les nombreuses fonctions du plaisir dans l'activité et en particulier dans les jeux infantiles. L'apprentissage est le résultat d'une interaction entre le dressage et la « Funktionslust ». Plus précisément, celle-ci est un phénomène affectif qui est intermédiaire entre deux autres phénomènes affectifs : la jouissance (*Geniessen*) et le plaisir dans la création (*Lust des Schaffens*). La jouissance ou « Endlust » est le cas déjà rencontré où l'on prend un plaisir passif dans la satisfaction d'un désir ou d'une tendance plus primitive. Le plaisir dans une activité, par exemple un jeu, est un plaisir actif. Le plaisir dans la création et la production est un plaisir d'anticipation, ou dans la conscience de la possession d'une capacité, et dans l'accomplissement. Son objet est un produit (*Werk*) hors de l'activité elle-même. Cette forme de plaisir est à l'intellect ce qu'est la jouissance à l'instinct et le plaisir dans l'activité au dressage (*Dressur*; Wittgenstein parlera d'*Abrichtung*).

Si Bühler est persuadé qu'un grand nombre de concepts sont des concepts de ressemblances de famille et s'il connaît la grande variété des

jeux et en décrit une partie, il pense néanmoins que le concept de jeu admet une analyse : est un jeu, une activité dotée de plaisir dans cette activité et qui est maintenue directement par ou à cause de ce plaisir. Il se trouve ici en contradiction avec Wittgenstein, pour lequel le concept de jeu est un exemple paradigmatique d'un concept qui ne couvre que des ressemblances de famille. De l'autre côté, la distinction entre le deuxième et le troisième type de plaisir permet à Bühler de distinguer entre deux espèces fondamentales des jeux enfantins – les « Handlungsspiele » et les « Werkspiele ». Ce sont les précurseurs des jeux de langage de Wittgenstein. Mais, encore une fois, si Bühler possède une théorie des jeux de langage enfantins et du plaisir, Wittgenstein n'a aucune ambition théorique.

Dans *Die Krise der Psychologie* (1927), Bühler déconstruit les constructions métaphysiques de Freud au sujet du plaisir dans *Au-delà du principe de plaisir*. Pour comprendre le phénomène de la répétition dans la vie infantine et ailleurs, Freud croyait nécessaire d'ajouter au principe de plaisir une pulsion de mort. Bühler montre que la fiction freudienne a sa source dans la cécité de Freud en ce qui concerne le phénomène psychologique qu'est le plaisir dans une activité. Un bâtiment métaphysique s'écroule devant un morceau de psychologie descriptive que Freud, autrefois élève de Brentano, n'a pas remarqué. La description doit précéder la construction des théories (cf. Mulligan, 1988).

Un des derniers appels à la notion de plaisir dans le jeu à l'intérieur de la philosophie d'origine autrichienne, et il n'est pas des moindres, se trouve dans un texte de Husserl qui porte sur la conception heideggérienne de l'attitude théorique comme un mode de praxis déficiente :

Des motifs particuliers sont nécessaires pour rendre possible l'attitude théorique. Il me semble, contre Heidegger, qu'un motif originel, pour la science comme pour l'art, se trouve dans la nécessité du jeu et plus particulièrement dans la motivation d'une « curiosité théorique » ludique, qui n'a pas son origine dans les nécessités vitales, dans une vocation, dans le but de la préservation de soi – une curiosité qui veut regarder les choses, les connaître; des choses qui ne la concernent pas. Et il ne s'agit pas ici d'une praxis « déficiente »<sup>1</sup>.

## 5. ENCYCLOPÉDISME

Dans la philosophie autrichienne, le motif encyclopédique est récurrent. Un des traits les plus surprenants de la *Wissenschaftslehre* de Bolzano est que la logique et l'épistémologie y sont subordonnées à l'analyse de la meilleure façon d'organiser un manuel scientifique, analyse à laquelle le quatrième volume du livre est consacré. Husserl et Neurath partagent cette passion encyclopédique qui guide les parties positives des « Prolégomènes » des *Recherches Logiques*, la réalisation de l'*International Encyclopaedia of Unified Science* et l'exploration par Ulrich de l'idée d'un « Secrétariat général de l'Âme et de la Précision qui serait le commencement d'un inventaire spirituel général » (*L'Homme sans Qualités* I, ch. 116; cf. I, chap. 121, II chap. 10, 60).

L'entreprise encyclopédique ne peut pas être l'œuvre d'un seul philosophe; il faut la collaboration patiente des générations dont parlent Husserl et Neurath. Elle sous-tend chez Bolzano, Musil et Neurath un méliorisme social et politique prononcé. Selon Husserl, le philosophe est le fonctionnaire de l'humanité. L'ironie du narrateur de *L'Homme sans Qualités* à l'égard d'un inventaire spirituel général n'est pas socratique mais teintée de révérence (« Ehrfurcht »), elle ne peut pas cacher une certaine sympathie de la part du narrateur et d'Ulrich, qui était aussi une sympathie de la part de Musil, pour l'idée que nous gagnerions beaucoup en ordonnant mieux ce que nous savons.

Le motif encyclopédique est sans doute la forme la plus extrême que prend l'ambition théorique et la conviction de la primauté de l'attitude théorique dans la philosophie autrichienne avant Wittgenstein (cf. Mulligan 1997b).

## LA PHILOSOPHIE AUTRICHIENNE ET LES PHILOSOPHIES DU VINGTIÈME SIÈCLE

L'histoire de la philosophie du siècle qui s'achève se donne à voir sous des aspects peu familiers si l'on considère ses rapports avec la philosophie autrichienne. Les deux traditions qui ont sans doute le plus marqué le siècle sont la phénoménologie et la philosophie analytique.

1. Je dois ma connaissance de ce texte inédit – Husserl Archiv B 1 32, Nr. 17 – à Dermot Moran qui est à son tour redevable au Dr. S. Luft de l'Archiv Husserl à Louvain.



## 6. LA PHÉNOMÉNOLOGIE

La phénoménologie commence avec la publication des *Recherches Logiques* de Husserl (1900/1901) et de la *Phénoménologie du vouloir. Une analyse psychologique* (1900) d'Alexandre Pfänder. Les *Recherches Logiques* marient des modifications profondes de la psychologie descriptive brentanienne à une modification de l'ontologie et de la logique bolzaniennes, mariage qui a été consommé par la contribution la plus originale et importante de Husserl, sa théorie des concepts formels. Husserl révisé la psychologie descriptive de son maître en y introduisant la catégorie des actes et des contenus propositionnels et en tirant toutes les conséquences de cette nouveauté pour la compréhension du jugement, de la supposition et de la perception. Sa conception des propositions et d'autres types d'entités, idéales et temporelles, dérive de Bolzano. Le mariage en question avait été préparé par d'autres lecteurs de Bolzano et de Brentano – Kerry, Twardowski – ainsi que par le remarquable manuel de philosophie écrit par l'élève de Bolzano, Zimmermann, sa *Philosophische Propädeutik*.

Les analyses des *Recherches Logiques* en font un des livres les plus importants de la philosophie autrichienne. Le très grand nombre de similarités entre les analyses de Husserl et celles de Meinong, publiées presque simultanément dans *Sur les Assomptions*, montrent à quel point le livre appartient au contexte autrichien.

Si l'analyse husserlienne des concepts formels et de la modalité est une de ses contributions les plus originales à la philosophie, c'est une autre nouveauté des *Recherches Logiques* qui va marquer la philosophie plus durablement : sa thèse selon laquelle il y a non seulement des entités idéales, des propositions ou d'autres espèces, mais aussi des intuitions de ces objets.

Tous les premiers phénoménologues, à Munich et à Göttingen – Pfänder, Daubert, Héring, Reinach, Scheler, Geiger, Schapp, Katz, Ingarden, Leyendecker, Gallinger, Koyré, Stein – mais aussi par exemple Ortega y Gasset, restent marqués par l'idée curieuse d'une intuition des essences. C'est cela qui donne la coloration typique de la phénoménologie réaliste à des analyses et à des problèmes qui sont d'ailleurs ceux de la psychologie descriptive. Deux parties de la psychologie descriptive en particulier connaissent un approfondissement remarquable : l'analyse de la perception et l'analyse des phénomènes affectifs.

La perception, surtout visuelle, est l'objet d'abord de *Chose et espace* (1907) de Husserl et ensuite des monographies de Katz, Hofmann, Schapp, Leyendecker, Scheler, Becker, Conrad-Martius et Ingarden. Comme leurs prédécesseurs, Hering, Stumpf et Brentano, les phénoménologues de la

perception poursuivent le développement d'une analyse anti-kantienne, et en particulier anti-helmholtzienne, de la perception visuelle. La perception visuelle est non-conceptuelle et dynamique, c'est-à-dire inséparable du comportement; son objet possède une information riche et structurée, structure qui ne doit rien à la conceptualisation.

L'affectivité est l'objet des analyses méticuleuses de Stumpf, Pfänder, Geiger, Edith Stein et Kolnai et surtout de Scheler (pour ne pas parler de rejets mineurs de ces traditions tels que Heidegger et Sartre). Scheler met son analyse très riche des émotions au centre d'une éthique anti-kantienne qui va beaucoup plus loin que les utilitarismes et les anti-Kant de Bolzano et de Brentano.

L'ontologie, enfin, est le troisième champ privilégié des phénoménologues réalistes – la théorie des états de choses de Reinach, la théorie de la modalité de Gallinger, l'ontologie formelle, matérielle et existentielle d'Ingarden. Ici encore, la parenté thématique avec la philosophie autrichienne est frappante – avec la théorie des « objectifs », la théorie de la modalité et des objets de Meinong et de son école à Graz (Ameseder, Mally). C'est enfin Scheler qui anticipe les thèses historiographiques de Neurath et de Haller en signalant la spécificité de la philosophie autrichienne et – il s'agit d'un détail important – de la philosophie du sud de l'Allemagne. Scheler lui-même, comme Brentano, Stumpf, Bühler, et plusieurs phénoménologues réalistes, étaient du sud de l'Allemagne.

La phénoménologie réaliste est morte très vite. La phénoménologie est devenue successivement idéaliste et transcendantale; puis heideggerienne; et, enfin, française. Si les phénoménologues réalistes désapprouvaient fortement les débuts de ces « développements », ils ne pouvaient pas soupçonner que d'autres métamorphoses de la phénoménologie allaient se produire tout au long du siècle, des changements qui constitueraient ce que les anglophones appellent la « Continental Philosophy ». De plus en plus, le legs de la phénoménologie reprend des motifs de la philosophie allemande idéaliste. Les anti-Kant de Bolzano, de Brentano et de Scheler n'impressionnent plus. La transformation de la première phénoménologie est toujours peu comprise – la fonction de l'intuitionnisme effréné et de la rhétorique des essences quand elles ne sont plus soumises au contrôle de l'argument et de l'élucidation, la dette énorme d'un Heidegger, par exemple, à Scheler, ou le rôle souterrain, de Heidegger à Foucault, de la thèse schélérienne selon laquelle la fonction de la science est en grande partie celle de dominer la nature, que ses objets sont relatifs à la vie (cf. Mulligan 1991a, 1993).

Un seul contre-courant durable se fait remarquer. A Vienne, dans les années trente, il y a un retour à la première phénoménologie et au natura-

lisme, par des penseurs qui ne s'intéressent guère aux alternatives transcendantales – la philosophie des mathématiques de Kaufmann, les philosophies des sciences sociales de Kaufmann et de Schütz, tous deux marqués par l'École autrichienne de l'utilité marginale et le Cercle de Vienne – et la philosophie du langage et de la psychologie de Bühler. Cette naturalisation autrichienne de la phénoménologie réaliste reste fidèle aux motifs de tout un courant de la philosophie autrichienne. La phénoménologie redevient autrichienne et cesse de scruter les essences. Au même moment et au même endroit, Musil explore les thèses et les problèmes qui étaient ceux de Scheler d'un point de vue qui est complètement naturaliste et nominaliste et qui doit beaucoup à la psychologie gestaltiste, elle-même issue des courants naturalistes de la philosophie autrichienne.

### 7. LA PHILOSOPHIE ANALYTIQUE

Comme la phénoménologie, la philosophie analytique, créée par Frege, Russell et Moore, domine le siècle. L'ironie du sort veut que Russell baptise la philosophie analytique ainsi que l'atomisme logique en français en 1911.

La seule exception majeure au désintérêt que rencontra l'œuvre géniale de Frege est la lecture faite par Frege de trois élèves de Brentano – Kerry, Marty et Husserl<sup>1</sup>. Mais les Autrichiens n'ont pas compris l'importance de Frege<sup>2</sup>.

Par contre, non seulement il y a eu une interaction considérable entre Russell, Moore et McTaggart, d'un côté, et par exemple Meinong, de l'autre côté; mais une partie très grande de la philosophie analytique fait partie de la philosophie autrichienne – la logique et la philosophie polonaises des héritiers de Twardowski (Leśniewski, Łukasiewicz, Tarski) et le Cercle de Vienne. Ryle a peut-être été le dernier philosophe analytique avant Chisholm à être fortement marqué par la philosophie autrichienne.

Wittgenstein fut décrit par Russell après leurs premières rencontres d'abord comme un Allemand et ensuite seulement comme un Autrichien. Le contexte intellectuel de Wittgenstein est tout d'abord celui de Frege,

1. Les idées de Bolzano ont tardé, encore plus que celles de Frege, à se faire connaître. Il y a encore une ironie dans le fait qu'une partie de ses idées fut présentée très indirectement au public français par Couturat en 1905. L'appendice des *Principes des mathématiques*, «La Philosophie des mathématiques de Kant», mentionne le travail à ce sujet de Robert Zimmermann, un élève de Bolzano. Cf. A. Hannequin, 1895.

2. L'*Auseinandersetzung* de Husserl avec Frege n'a lieu que tardivement – cf. Husserl, 1996.

Russell et Moore. Mais le contexte plus lointain et autrichien est peu compris. Le *Tractatus* regorge d'idées et de terminologies bolzaniennes, husserliennes et meinongiennes. Si l'on pense aux sujets de réflexion préférés de Wittgenstein – la nature des concepts formels, la modalité, les relations internes, la description, la structure des couleurs, la nature du voir comme, la nature de la justification critériologique, la signification secondaire – on est tôt ou tard frappé par deux choses. D'abord, à quelques exceptions partielles près, ces sujets n'intéressaient pas Frege, Russell et Moore. Ensuite, ce sont les préoccupations paradigmatiques des philosophes autrichiens et des phénoménologues réalistes (cf. Mulligan 1988a, 1990a, 1991).

Un des traits les plus saillants de l'histoire de la philosophie de ce siècle est donc la proximité entre, d'un côté, la philosophie autrichienne et la phénoménologie réaliste et, de l'autre côté, la philosophie analytique. Il y a une coïncidence dans les méthodes, les préoccupations et les résultats. Frege et Husserl – après Bolzano – découvrent que la négation appartient au contenu propositionnel. Un des arguments les plus célèbres de Russell en faveur des universaux est anticipé par Husserl. Marty anticipe la théorie de la signification de Grice et fut lui-même anticipé par Bolzano. Reinach anticipe la théorie des actes de langage d'Austin (cf. Mulligan éd. 1987, 1990). La liste pourrait être continuée. Les anticipations en question sont des anticipations de distinctions, de problèmes et de thèses qui ont la particularité d'être des nouveautés dans l'histoire de la philosophie.

Le deuxième trait le plus saillant est l'étrange similarité entre les hostilités réciproques qui marquent ces traditions. La philosophie autrichienne est à l'idéalisme allemand ce que la phénoménologie réaliste est aux transformations successives de la phénoménologie et ce qu'est la philosophie analytique à la « Continental Philosophy ».

Les études qui suivent, qui touchent à des aspects très divers des différentes traditions de la pensée autrichienne, poursuivent l'exploration de la matrice de la philosophie du vingtième siècle que fut la philosophie autrichienne.

Kevin MULLIGAN